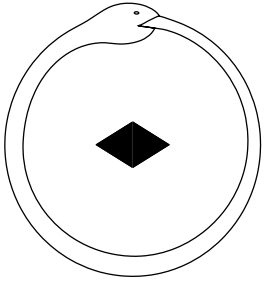


DÉBORDEMENTS
Nastassja Martin



cahiers
SELVAGEM



DÉBORDEMENTS

Nastassja Martin

Le texte de ce cahier a été adapté par Nastassja Martin à partir de son intervention lors de la traversée Águamãe, qui s'est tenue le 25 octobre 2025, à bord d'un bateau dans la Baie de Guanabara, à Rio de Janeiro.



El viajero entra a la quebrada bruscamente. La voz del río y la hondura del abismo polvoriento, el juego de la nieve lejana y las rocas que brillan como espejos, despiertan en su memoria los primitivos recuerdos, los más antiguos sueños.

JOSÉ MARIA ARGUEDAS, *LOS RIOS PROFUNDOS*

Quand vous m'avez demandé de réfléchir à l'eau, le premier mot qui m'est venu à l'esprit par analogie est « abyssal ». Il y a tellement d'eaux. Les eaux du haut et les eaux du bas, les eaux gelées sur les hautes montagnes d'où je viens, les eaux qui tombent en flocons tourbillonnants en ce moment même au dessus de ma maison de l'autre côté de cette mer, les eaux en suspension dans le ciel, qui montent en vapeur ou qui fondent sur nous en rideaux de pluie, les eaux des sources, de la rosée, des rivières, de fleuves, de l'océan primordial dans lequel se rencontrent les premiers êtres pour créer ensemble une terre sur laquelle habiter. Il y a encore le vertigineux caractère cosmique des souvenirs organiques portés par l'eau, si l'on considère sa relation magnétique aux mouvements lunaires et planétaires. Il y a enfin l'eau que je connais le mieux, celle de mes yeux qui pleurent de rage devant l'étendue du désastre, qui pleurent de gratitude quand l'amour se rappelle à moi, l'eau de mes yeux qui recueillent le jour pour se souvenir de la lumière et rêver la nuit.

L'eau est abyssale à penser non seulement parce que ses métamorphoses et méta-stabilisations sont si variées, mais surtout parce que

l'élément hydrique rappelle nécessairement à nos mémoires le motif de l'origine. On ne s'étonnera pas dès lors que l'antiquité occidentale ait fait de l'eau plus qu'un miroir de Narcisse, plus que le support d'une méditation incessante, l'un des sujets principaux de sa philosophie. Comme c'est le cas pour la pensée mythique, poétique et onirique, les philosophies de l'eau comme l'héraclitéisme¹ ont su refuser de désertir le site de l'éclosion native.

Cela dit, l'abysse qui s'ouvre sous mes pieds pour naviguer la proposition aquatique est probablement d'abord d'ordre actuel et politique : comment parler de l'eau dans un monde littéralement coagulé par la peur ? C'est par là que je voudrai commencer : si l'eau est à la source de la vie, c'est la peur qui est à la source du matérialisme extractiviste. La peur à laquelle je me réfère ici dépasse la subjectivité de chacun, elle s'est infiltrée dans la mémoire du tissu social moderne en devenant à la fois chronique et informe, liquide, comme l'eau, mais purgée, purifiée de ses pouvoirs nutritifs : on ne sait plus par quel bout l'attraper. Cette peur se démultiplie en se fixant sur une foule d'images désordonnées, suinte et déborde par toutes les pores du collectif, engendre des politiques d'urgence répétées censées répondre à des états d'alerte incontrôlables. La « mise en sécurité » est devenue le mot d'ordre par excellence, censé répondre à l' « instabilité aux frontières », de toutes les frontières. Le grand récit *mainstream* (le fleuve principal sur lequel nous sommes censés ramer) nous raconte que tout un chacun aspire nécessairement à un retour au calme, à la normale, aux constantes, à l'ordre et à la prévisibilité. Pourtant, ce sont précisément ces états *a priori* « pacifiés » qui persistent à nous faire défaut. C'est ici que j'aimerais focaliser mon attention : si nous prenons au sérieux l'idée selon laquelle les métamorphoses environnementales et climatiques actuelles nous replongent dans le temps du mythe, et que nous actons la dissolution de nos limites intimes et collectives comme notre *condition existentielle* actuelle, alors peut-être serons-nous à même de scruter cette peur au fond des yeux sans se fossiliser immédiatement – ou se dissoudre, au choix.

1. Doctrine du philosophe grec Héraclite d'Éphèse (vers 540 av. J.-C. – 480 av. J.-C.), dont les principaux concepts reposent sur l'existence d'un flux universel qui détermine la transformation constante des choses. (N.D.L.R.)

En cédant à l'illusion du contrôle des humains sur toutes les autres composantes des mondes, nous avons renoncé à la maîtrise d'une mémoire, celle qui brille à l'instant d'un danger, muscles bandés attention démultipliée ouverture du possible bondissement, celui qui tue où qui sauve ; celui qui autorise à renaître. Nous avons neutralisé les êtres et entités qui donnaient aux peurs un sens et une orientation, qui les cadraient dans l'espace et dans le temps et les rendaient vivables, surmontables. Cette neutralisation nous intime à croire que nous avons éradiqué la peur physiologique produite par le sentiment d'être pris en chasse, traqués, débordés, engloutis, brûlés, soufflés par ce qui existe hors de l'humanité. Qu'avons-nous gagné en échange ? La normalisation quotidienne d'une peur latente, le fameux stress consubstantiel à la vie moderne, qui s'infiltré dans toutes les strates de nos vies, sature potentiellement la totalité de l'expérience individuelle et collective. Notre condition d'incarnation mammifère ne nous a pas préparé à supporter, ni aucun autre être vivant d'ailleurs, le régime de peur quotidienne auquel nous avons consenti, qui s'alimente de tout et n'importe quoi. Nous avons, sinon vidé le monde de ses puissances - soyons sérieux, c'est impossible - du moins aboli notre capacité à s'y relier.

Mon point de départ est le suivant : nous ne sommes plus habitués à nous relier aux types d'entités qui se lèvent aujourd'hui, celles qui supposément se meuvent sans corps et sans esprit, les puissances élémentaires. Comment contenir sa peur face aux grands flux géophysiques qui nous débordent ? Aux feux qui consomment et transforment en cendres des écosystèmes entiers, aux digues qui lâchent et aux déferlantes qui détruisent, aux tempêtes qui ravagent et aux ouragans qui anéantissent ? Les flux élémentaires se manifestent toujours trop vite, trop fort, trop brutalement, trop massivement. En un instant, ils ont la capacité de réduire à néant tout l'effort que nous avons mis pendant des siècles à tenter de les canaliser. Leurs mouvements difficilement prévisibles peuvent manifester la même fulgurance de l'éclair, bref, implacable et sans appel. Pensez à l'orage au sommet et la coulée de boue qui enseveli l'aval. Au pan de montagne qui s'effondre et coupe les routes. A la tornade qui arrache les toits. A la vague géante qui raze une ville de la carte. Au volcan qui explose, rappelant à nos

mémoires les visages terrifiés et pétrifiés des habitants de Pompéi le jour du cataclysme².

Quelle étrangeté, quand on se rappelle que nous sommes de ceux qui avons *terrassé* les puissances élémentaires en même tant que nous avons terrassé les dragons – terrassé, au sens de *maintenues à terre*. Gérées. Ingénierées. Manipulées. Endiguées, Confinées. Enfermées. Contrôlées. Voici les termes qui président à notre « mise en sécurité » moderne. Et pourtant, malgré toute cette ingénierie et les murs épais que nous avons érigé entre nous et le monde, pouvons-nous prétendre être à l’abri ? La réponse est elle aussi brève et implacable, comme l’éclair : non. Que nous reste-il ? La peur comme motif ultime et intouchable de la nécessité absolue de sécurité, cette dernière justifiant à son tour l’évidence de la poursuite des opérations de contrôle gestionnaire des flux élémentaires, de leur mise au travail, jusqu’à leur manipulation géo ingénierique³ qui devrait être à même de diriger et d’orienter leurs mouvements.

Les logiques d’aménagement propres au régime de la transition énergétique sont censées répondre efficacement à la nécessité de décarboner, quoique rien ne soit moins sûr ; Elles prolongent en le précisant le type de rapport réducteur que nous entretenons avec les flux élémentaires, conçus comme des ressources inanimées disponibles à l’appropriation et réputés renouvelables puisque inépuisables. Évidemment, c’est ici que le bât blesse. Ces flux, par-delà le fait qu’ils conditionnent l’habitabilité de la terre, sont aussi devenus les protagonistes de ce que nous appelons le changement climatique. Ce sont eux qui se manifestent, et qui nous reposent la question du mode de relation que nous entretenons avec eux, du type de captage, de canalisation et de manipulation que nous implémentons, à même de les contenir tout en les rendant productifs. Leur effraction hors des cadres dans lesquels ils devaient tenir pointe la fissuration desdits cadres limitants. C’est un lieu commun de dire que des frontières trop rigides imposées aux êtres vivants finissent toujours

2. En 79 apr. J.-C., le volcan Vésuve entra en éruption, projetant des cendres, des pierres et d’autres débris volcaniques sur la ville romaine de Pompéi. Pendant des centaines d’années, la ville resta ensevelie sous une épaisse couche de débris et fut redécouverte au XVIIIe siècle. (N.D.L.R.)

3. La géo-ingénierie est une intervention délibérée et à grande échelle sur le système climatique de la Terre, généralement dans le but d’atténuer les effets néfastes du réchauffement climatique, avec des conséquences encore méconnues. (N.D.L.R.)

par être transgressées. De nombreuses figures mythologiques, tels les *tricksters*⁴, ont exprimé cette disposition des êtres à déborder les capacités qu'on leur connaissait, en devenant autre chose que ce à quoi les humains s'attendaient. Ce commun se vérifie aujourd'hui à travers la multiplication des catastrophes climatiques, il est manifesté par ceux qui n'ont pas de bouche pour le dire, d'yeux pour le voir, d'oreilles pour l'entendre ni de peau pour le sentir.

En mettant nos pas dans les traces des humains qui n'ont jamais cessé de se poser la question des puissances qui cocréent leurs mondes, comprenons que les manifestations élémentaires répondent, pour nombre de collectifs, à un dialogue rendu impossible entre des êtres et entités de composition différente, dialogue pourtant nécessaire au maintien d'une terre habitable. Que nous indique cette posture réflexive si nous nous l'appliquons à nous-même ? Que se passe-t-il si nous prenons au sérieux l'idée selon laquelle les flux élémentaires sont en train de répondre, par leurs débordements, à la normalisation de l'économie de la peur – et donc à la rupture du dialogue – dans et par laquelle nous vivons ? Une idée relativement simple émerge : nous sommes en train de purger la dette. Si les voies de sorties ne peuvent être trouvées à travers le technosolutionnisme, parce qu'il ne fait qu'imiter et reproduire les axiomes d'une ontologie obsolète, alors peut-être faut-il plonger plus profondément, faire basculer le bloc de granit qui scelle l'entrée de la grotte et se camper là, face à la marée montante, sauter dans l'inconnu comme on saute dans la mer.

Imaginons notre propre corps comme un bateau. La carène seraient les côtes, le mat, le sternum, les poumons, les voiles. Le capitaine de ce bateau serait le cœur. C'est lui, avec sa flamme, qui rythme les marrées sanguines intérieures sur lequel navigue notre embarcation, ouvre à la possibilité du souffle en gonflant nos poumons et en poussant l'air vers le haut, vers la voix, vers la possibilité d'une rencontre. Pensez à ce qui arrive quand l'eau-sang renonce à sa fluidité en se coagulant intempestivement. Des caillots se forment et bouchent nos artères : ils empêchent

4. Le *trickster* est un archétype mythologique et littéraire caractérisé par une figure ambiguë, transgressive et chaotique qui défie les normes, les hiérarchies et les valeurs établies. Les *tricksters* sont présents dans de nombreuses cultures à travers le monde. (N.D.L.R.)

l'action métronomique du feu cardiaque qui pulse la vie en nous ; en étouffant le feu ils compriment la respiration. Nous avons le souffle coupé, littéralement, nous sommes bouche bée, notre voix/voie s'éteint et se meurt. Par cette image qui peut être n'en est pas une, et ce bateau qui tangue de plus en plus souvent sur une mer agitée, trop salée, trop chaude, trop acide, amputée de la diversité de sa vitalité, je souhaite pointer le fait que c'est l'ensemble de nos relations aux puissances élémentaires, en nous et hors de nous, qui est dérégulé. L'une des questions qui anime ma recherche actuelle pourrait se formuler ainsi : Comment ouvrir des brèches suffisamment larges pour que l'eau s'infilte à nouveau, fissure le béton de nos structures intérieures et extérieures les plus savamment pensées ? Peut-on renouer avec les principes aquatiques les mieux anthropologiquement partagés, et demander à nouveau à l'eau de nous nourrir, de nous purifier, de nous soigner et de nous régénérer ? Les « maladies élémentaires » doivent, encore et peut-être surtout aujourd'hui, être guéries par des « médecines élémentaires ».

En français, nous avons cette expression évocatrice, formule de salvation à suivre lorsque tout s'effondre en dedans et au dehors : « retourner aux sources ». Retourner à l'amont des sources, c'est littéralement s'efforcer de gravir la montagne jusqu'au point d'où s'écoule son eau, déposer ses offrandes, se pencher pour y boire et faire ses ablutions, s'en retrouver régénéré, soigné. Pensons aux centaines de fontaines miraculeuses et sources magiques partout en France qui furent pendant si longtemps réputées soigner une foule de maux du corps et de l'âme et rétablir le fragile équilibre alchimique entre les quatre principes élémentaires en nous. De ce « retour aux sources », nous dérivons en français une autre expression : « se ressourcer ». Littéralement, puiser une force nouvelle dans un réservoir de potentiel infini ; en ressortir nouveau si l'on a réussi à ne pas se dissoudre, muer parce que l'on s'est lavé profondément. L'eau des sources et des fontaines est le vecteur d'une nouvelle naissance initiatique, elle permet de mourir à une vieille version de soi pour se régénérer.

De la possibilité de ce « ressourcement » aux sources dérive enfin un autre mot, si affaibli qu'il en est venu à gommer la puissance agentive et animée de l'élément eau : la « ressource ». Avec ce terme, nous désignons

tout ce que nous pouvons utiliser à notre bon vouloir dans notre quête effrénée de mise en sécurité, chaque fois que nous apposons nos mains sur nos yeux et que nous nous cachons sous les couvertures, comme le font les enfants lorsqu'ils sont terrorisés. Si tout, absolument tout ce qui existe sur terre, a été converti de force en « ressource », même les humains (les ressources humaines), si l'on peut venir puiser en vous et en n'importe quel être comme si vous étiez à tout moment un réservoir à potentiel infini, le trait s'accroît encore lorsque l'on parle des puissances élémentaires. Au sein du dernier Occident, ni l'eau, l'air, la terre ou le feu ne sont plus animés, on ne se pose plus la question de les écouter, ils sont de pures matières ou de simples flux géophysiques immédiatement disponibles à l'appropriation. C'est précisément là que la machinerie s'enraye et dévoile le mensonge éhonté auquel nous avons consenti à croire : le vent se lève, la mer monte, le tonnerre gronde, la terre tremble.

Revenons à nos sources. L'octave supérieure du *retour aux sources* pour la possibilité d'un « ressourcement » est l'éventualité du déluge, qu'il soit intime ou collectif : une époque s'achève, une autre surgit. Si les petites fontaines et les petites eaux nichées au creux des collines, des montagnes et des falaises soignent les petits maux et ont le pouvoir de laver le corps et l'âme de ses scories, les grandes eaux quant à elles, des crues, des pluies torrentielles, des tsunamis, ont le pouvoir immense d'effacer l'Histoire. Les petites eaux des sources rétablissent le rêveur dans un état nouveau une fois qu'il est allé puiser à leur mémoire ; les grandes eaux terraforment⁵ le sol commun en emportant tout ce qui s'y est implanté sur leur passage, ne laissant que des ruines pour mémoire. Je pense à l'histoire de Daria au Kamtchatka à la fin des années 60, à la rivière qui déborde suite à « une grande colère » selon ses mots, et déferle comme mille chevaux lancés au galop sur la taïga, arrachant tout, gommant d'un mouvement la tentative soviétique de ferme d'état au plus profond de la forêt. Même les os des morts sous terre ont été ramené en surface et forcés à la dissolution. Il n'est rien resté de cette époque,

5. Terraformer : modifier, de manière hypothétique, l'atmosphère et la température d'un corps céleste (planète ou satellite) afin qu'il acquière des conditions propices à l'apparition d'un écosystème capable d'abriter des formes de vie terrestres. (N.D.L.R.)

dit Daria, l'eau a tout nettoyé. Je pense encore à Saint Christophe en Oisans, petit village de haute montagne voisin du mien, au lac sous glaciaire d'altitude qui s'est rompu l'année dernière, à la rivière en furie qui s'est jetée sur l'aval comme un dragon vengeur, rasant un village vieux de VII siècles. Le cœur de l'église trône aujourd'hui à ciel ouvert, la rivière ayant découpé l'édifice en deux et emporté la moitié dans ses flots.

A l'écoute de tels évènements, il n'est pas étonnant que les manifestations des puissances élémentaires puissent être pensées comme des réponses – en l'occurrence des réponses colériques. Utiliser ce terme, si nous prenons au sérieux ce que nombre de collectifs autochtones disent depuis si longtemps, n'a rien de métaphorique ni de symbolique. La terre répond depuis ses fluides et ses flux, et la question réside : jusqu'où faut-il aller pour entendre cette réponse ? La puissance animée de l'eau n'est en effet pas pensée à tous moments et en tous lieux. Une entité qui se donne comme une fluidité, « coulant de source », tel un langage sans heurts et continu, n'a pas grand chance d'être repérée comme locutrice d'une réponse. Comme le dit Henri Corbin « l'agentivité de l'eau ne se pense pas dans son infinité, mais à l'endroit où elle vient se briser ». La table rase qu'entraîne la réponse des grandes eaux à nos ruptures de dialogue est tragique, mais elle est aussi l'occasion de se remettre à penser avec les entités qui composent nos mondes, et de reconquérir les territoires du rêve pour œuvrer vers d'autres futurs que celui d'un *waterworld* peuplé de riches investisseurs qui se partagent les restes du gâteau jusqu'à épuisement.

L'eau et les rêves, donc. Gaston Bachelard disait de l'eau qu'elle est un *type de destin*, un rêve qui n'a ni début ni fin, dont le travail de ponçage et de dissolution répétés métamorphosent sans cesse la substance de l'être. Ainsi l'Héraclitéisme devient une philosophie anthropologique : on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve car l'être humain partage le destin métamorphique de l'eau qui coule. Héraclite d'Éphèse disait que l'âme, en se détachant temporairement des sources du feu vivant dans le sommeil, « tendait momentanément à se transformer en humidité ». Si nous admettons que pour rêver profondément, il faut rêver avec les éléments, alors l'eau devient un protagoniste très concret de notre histoire. Posons nous cette question : Et si

dans nos yeux, c'était l'eau qui rêvait ? Le poète français Paul Claudel disait de l'eau qu'elle était le regard de la terre, son appareil à regarder le temps. Le poète, comme tant de collectifs autochtones, disait que l'œil véritable de la terre était l'eau. Sa poésie était une géographie au sens propre : il rêvait la terre qui le rêvait en retour, s'appliquait à travailler une « géonirique » de la terre. Écoutons la littéralité de cette formule : « c'est l'eau qui rêve en nous et hors de nous car l'eau est l'œil ». Demandons-nous à présent de quel côté tombe la métaphore et le symbole, lorsqu'on nous parle aujourd'hui d'une géographie dont la cartographie de surface lui a fait oublier qu'elle était censée penser toute autre chose que l'aménagement du territoire. Continuons avec Claudel quelques instants, et cette intuition qui là encore le rapproche d'une « geonirique mythique » qui devrait résonner ici dans la baie de lait de Guanabara : il disait du fleuve qu'il était « la liquéfaction de la substance de la terre, l'éruption de l'eau liquide enracinée au plus profond de ses replis, du lait sous la traction de l'océan qui tête. » L'image de l'eau en tant que lait permet de saisir immédiatement ses principes nutritifs. L'eau devient l'ultra lait, le lait de la mère des mères. Si l'on force le trait, on peut aller jusqu'à dire que des quatre éléments, il n'y a que l'eau qui puisse bercer. Berceur comme une mère. L'eau qui nous porte et nous berce nous rend notre mère. Elle la rend également à la terre elle-même qui en la buvant devient vivante.

Mais oser dire tout cela est déraisonnable, n'est pas ? Il ne s'agit que d'associations d'idées, d'expressions sensibles et poétiques qui n'ont aucune validité scientifique ? Pourtant ces correspondances viennent de loin, persistent malgré le rouleau compresseur de la rationalité moderne, résistent à l'usure du temps comme à l'anéantissement de la diversité culturelle. La possibilité d'un dialogue basé sur des correspondances entre des êtres et entités de composition différente est physiquement insensé et physiologiquement inacceptable ; Et pourtant, c'est la seule vérité onirique, poétique et mythique à même de résonner encore *entre* les mondes.

Rendons-nous à l'évidence : Nous sommes placés dans une situation *d'embargo ontologique*. Latour avait coutume de dire la chose suivante : Est moderne celui qui croit que les autres croient. Est moderne,

celui qui voit dans les autres des êtres bizarrement attachés, englués dans la croyance et la passivité. C'est là toute la question. Nous avons bel et bien retiré à la croyance son ontologie, en séparant objets et sujets et en inventant la symbolique et les représentations qui à leur tour expliquent pourquoi les humains croient. Les sujets desdites croyances, l'eau, le vent, les pierres, l'éclair, l'arc en ciel, la rivière, etc, ont quant à eux été vidés de leurs puissances génératives, celles-là mêmes qui sont transversales aux territoires comme aux époques. De là, reposons-nous la question : qu'est ce qui nous terrifie et nous stupéfie à l'idée de rouvrir le monde en relativisant les causalités efficaces décrites par la science moderne ? Et à quoi tient cette idée de croyance, dans laquelle continuent de tomber tous les collectifs qui nouent les relations hors du registre de la causalité moderne ? L'idée tient à la distinction entre savoir et illusion. Et cette idée entraîne un problème de taille, que nombre de chercheurs et d'autochtones ont soulevé : la vie pratique et incarnée, de tous, les modernes et les autres, ne tient pas dans cette distinction, qui implose littéralement lorsque les humains « sont avec », « sont parmi ». C'est une autre forme de vie qui maintient la distinction : la forme de vie théorique.

Dire cela ne règle pas le problème. Pourquoi est-il impossible d'abandonner la césure entre savoir et croyance, et si nous le faisons, avec quelle carte de navigation ? Si l'on appelle politique la constitution progressive d'un monde commun, il est assez difficile de commencer par exiger de tous ceux qui aspirent à en faire partie de se délester des relations qui les tiennent en vie. Nous nous gardons d'ailleurs bien d'ailleurs de nous appliquer le détachement que nous imposons aux autres : nous continuons bon gré mal gré d'être sommés dans la nature et la société, et la nécessité et la liberté adossée au schéma moderne de l'abondance. Voilà la globalisation : alimenter le mythe selon lequel le monde commun sera la prolongation et la mise au travail de l'un ou l'autre de ces deux règnes. Rappelez-vous la vieille maxime sans cesse remise au goût du jour : libérer les ressources et les humains en les mettant au travail.

Que faire, alors ? Nous ne sommes certes pas obligés de rendre un culte aux esprits, aux images et aux symboles dans lesquels ils sont figurés voire incarnés pour réanimer le monde. Mais nous pouvons faire

autre chose : envisager la possibilité d'existence de liens performatifs qui actualisent un monde. Nous pouvons poser notre attention sur ce qui se crée *entre* les êtres et entités de constitution différente. Vous me suivez peut-être mais la peur recommence à pointer le bout de son nez. Ne sommes-nous pas en train de migrer, de glisser depuis la pluralisation ontologique vers le laxisme ontologique ? N'avons-nous pas beaucoup trop de choses à prendre en compte si les liens historiques et situés tissés avec les éclairs, les esprits et les montagnes doivent pouvoir cohabiter avec le 'style de véridiction' moderne ? Nous sommes tentés de rebrousser chemin. La chaîne causale n'était finalement pas si mal, plus rassurante en tous les cas. La symbolique et la « diversité culturelle » qui colore le monde de mille teintes, cela suffisait amplement. Nous ne voulons désespérément pas retourner dans la nuit du temps du mythe, où les limites entre les êtres se dissolvent. Mais n'est-ce pas précisément cela que nous impose la crise actuelle ? Réfléchir aux reconfigurations qu'impose un monde où les êtres et entités sortent de leurs gonds et déplacent le sens commun ? Peut-être, mais alors ce ne sera qu'une étape. Il faudra bien, ensuite, dessiner les contours de cette cartographie, que je souhaite appeler constellaire.

Comment repenser les instances de dialogue entre des êtres si différents qu'ils ne sont pas censés pouvoir dialoguer ? Comment refaire de la place aux liens performatifs sans pour autant tomber dans un relativisme mou au sein duquel « anything goes », les personnages de *World of Warcraft*⁶ comme les délires d'un Trump ? Pour renouer les relations performatives au sein d'une méthodologie constellaire, il faut retracer la mémoire. Refaire le chemin, remonter le fil et l'adosser à une profondeur multi affects, multi composition et multi sites. Il faut faire l'effort de refaire le trajet, chaque fois, pour discriminer les bonnes relations de celles qui sont toxiques. Les vides, des pleines. Bref, il faut refaire de l'ethnographie et mener l'enquête.

Les constellations non modernes nous soignent parce qu'elles entretiennent des entités dans des états multiples et fragiles, sans exiger

6. Il s'agit d'un jeu de rôle en ligne (RPG). Les joueurs explorent le vaste monde fantastique d'Azeroth, combattent des monstres, accomplissent des quêtes et font évoluer leurs personnages en temps réel, souvent en groupe. (N.D.L.R.)

d'elles qu'elles durent obstinément ou qu'elles proviennent de uniquement de notre psyché. Pourquoi ? Parce que la question n'est pas posée en ces termes. Il ne s'agit pas de cela ; il s'agit de ce que ça fait, de les considérer comme des puissances transformant nos propres vies, de ce que ça ouvre comme registre de la pratique et de la pensée : un enrichissement. Si cette posture est tenue, le pur extractivisme, consumérisme, disponibilisme, conservationisme, tous les *ismes*, deviennent impossibles. Nous sommes placés dans des configurations qui nous imposent de reprendre le dialogue et de faire de la place à ce qui entre par effraction dans nos vies.

Pour finir, partons à Socoroma et sortons définitivement des abstractions qui entrent très bien dans le moteur Excel de la transition. Socoroma, petit village *Aymara*⁷ à la frontière entre la Bolivie et le Chili, signifie « là où l'eau court ». Les montagnes et les sources qui en proviennent attendent les offrandes à venir lors du rituel de Cruz de Mayo. Sauf qu'il n'y a plus de lieux hors de l'Époque. Il y a un an, un camion plein de pétrole s'est renversé sur la route escarpée qui domine le village. La pluie, rare portant, tombait. Le pétrole a infiltré toutes les sources, s'est rependu sur toutes les cultures. Plants de maïs, de pommes de terre et d'origan autour desquels on danse, chaque année en février, pour les enjoindre à pousser, à perpétuer la possibilité de la vie à ces hautes altitudes. L'eau a été coupée à Socoroma. Les terres, polluées. A vote avis, qu'ont-ils à l'esprit, les habitants ? La *manqha pacha*, les puissances de l'inframonde, matérialisées de manière très concrète dans l'évènement et dans la substance noire et visqueuse qui ne fait pas bon ménage avec la vie. Qui va devoir trouver des manières de renouer le dialogue avec les puissances du dessous pour réparer l'affront et purifier l'eau ? Eux. Parce que la situation est celle-ci. Elle n'a rien d'imaginaire ni de mythique : notre monde, c'est le village de l'eau englué dans le pétrole, pendant que d'autres, un peu plus loin, glosent sur l'avenir de la transition.

7. Les *Aymaras* comptent parmi les peuples autochtones les plus anciens des Andes. Leur histoire est liée à plusieurs cultures précolombiennes qui ont prospéré bien avant l'Empire *inca*. (N.D.L.R.)

Nastassja Martin est anthropologue, écrivaine et cinéaste. Elle s'intéresse aux relations entre cosmologies autochtones, histoire coloniale et crises systémiques dans un contexte de changements climatiques. Elle est l'auteure de deux essais, *Les Âmes sauvages – Face à l'Occident : la résistance d'un peuple d'Alaska* (La Découverte, 2016) ; *À l'Est des rêves – Réponses even aux crises systémiques* (La Découverte, 2022), ainsi que d'un récit littéraire, *Croire aux fauves* (Verticales, 2019). Elle a réalisé deux documentaires, *Kamtchatka, un hiver en pays évène* (51', ARTE) et *Kamtchatka, un été en pays évène* (52', ARTE) et un long-métrage, *Tvaïian* (90', ARTE), diffusion à venir. Elle est actuellement titulaire de la chaire CNRS « Habitabilité de la Terre et Transitions Justes », et affiliée à l'ISJPS (Sorbonne, Paris 1).

La coordination éditoriale de ce Cahier Selvagem est assurée par Anna Dantes, la production éditoriale par Daniel Grimoni, la mise en page par Tania Grillo et la révision par Madeleine Deschamps.

Plus d'informations sur selvagemciclo.org.br/en/

Tout ce que Selvagem crée est destiné à être partagé gratuitement. Vous pouvez utiliser librement ce matériel, en partie ou dans son intégralité, à condition de créditer l'Association Selvagem et de maintenir l'accès gratuit. Pour toute autorisation supplémentaire, écrire à contato@selvagemciclo.org.br.

Nous aimons beaucoup suivre la circulation des matériaux Selvagem dans le monde, et c'est pourquoi, si vous utilisez ce matériel d'une quelconque façon, nous vous invitons également à partager vos retours à l'adresse e-mail ci-dessus.

Si vous souhaitez contribuer en retour, nous vous invitons à soutenir financièrement les Écoles vivantes, un réseau de 5 centres de formation pour la transmission de la culture et des savoirs autochtones : selvagemciclo.org.br/en/apoie.

Merci !

Cahiers SELVAGEM
publication digitale de
Dantes Editora
Biosphère, 2026
978-65-84440-91-3

